

# POUR

pour écrire la liberté

## Un inconnu qui dérange

Posté le [8 juin 2018](#) Une chronique par  [Alain Tihon](#)



Il est des terres inconnues qu'il faut oser explorer...

Des milliers d'initiatives, jaillissent localement, partout dans le monde, pour sauver notre terre, construire un meilleur environnement, une vie en société plus riche, plus juste, plus fraternelle, bref, un monde plus convivial. Nombre de constats et d'études sur l'état du monde montrent que les solutions sont à portée de mains, de même que les moyens financiers nécessaires. Manifestement, l'éveil des consciences est remarquable, puissant, entraînant. Pourtant, au vu de l'actualité, il semblerait que nous fassions face à un flop gigantesque. Nos sociétés divaguent dans l'incapacité de trouver une issue aux crises multiples et protéiformes qui nous submergent. Elles s'enfoncent dans l'acratie[1].

Davos triomphe, Porto Alegre s'effondre. L'absolutisme du marché dicte sa loi. L'Europe est fatiguée. Les riches ont gagné la guerre contre les pauvres. L'accord de Paris sur le climat s'embourbe. L'hydre des fronts nationaux et des populismes ressuscite, effaçant les fumées oubliées des camps. Le rêve de Martin Luther King est devenu le cauchemar de celles et ceux que « l'autre », celui qui est « différent », effraie.

Les partis politiques n'ont plus de vision, ou alors trouble, embrouillée par des idéologies dépassées qu'ils craignent de questionner. Ils naviguent à vue, engoncés dans le court-termisme, dominés par les sondages, les émotions des réseaux sociaux, obsédés par leur image, obnubilés par la prise du

pouvoir ou son maintien, scotchés à leurs jeux politiques les yeux rivés sur leur nombril, rongés par un clientélisme acharné, énervés par les lobbies. Ils ont oublié le monde réel, ne savent plus que le changement en est la règle et que, pour l'affronter, il faut de l'audace et du courage, car ils n'osent plus parler de liberté, celle « ...de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre [2] ». Depuis longtemps, qu'elles soient de gauche ou de droite, les familles politiques se sont rejointes sur la nécessité de la croissance, l'obligation de consommer et la sacralisation du progrès scientifique et technologique[3]. Elles n'offrent plus de différence ni de réponses crédibles à l'entrelacs de crises que nous vivons se contentant de pencher tantôt à gauche, tantôt à droite au gré des rituels électoraux.

La critique est rude, sans doute. Elle est injuste, peut-être. Elle résume maintes analyses qui paraissent régulièrement sur le sujet sans que pourtant rien ne change[4].

## **La fin de l'État-providence**

Sans vouloir se livrer à de trop longs développements, la social-démocratie naquit dans les larmes et la douleur de la Grande Dépression (1929) et de la Seconde Guerre mondiale. Le keynésianisme lui a fourni sa structure. Elle obligea la droite capitaliste à répartir plus harmonieusement les fruits de la croissance. Le consensus qui en résulta donna naissance à l'État-providence qui fut pour longtemps un ancrage de paix, de prospérité et de progrès. Une sorte d'équilibre s'installa autour de ce partage. L'URSS, qui incarnait le communisme, lui tenait lieu de repoussoir. Mais au fil du temps, la social-démocratie n'a pas vu le crépuscule des dieux étendre sur elle son ombre ténébreuse.

Un État-providence, certes, mais eût-il encore fallu réaliser que sa richesse dépendait d'un pétrole bon marché et de matières premières à bas prix et anticiper les changements que provoquerait une hausse des prix inévitable. Les mises en garde n'ont pourtant pas manqué. La Providence, alliée indéfectible du progrès et de la croissance ? Mais eût-il aussi fallu questionner l'absurdité d'une croissance infinie basée sur des ressources finies, comme le fit le Club de Rome dès 1973, et ne pas hausser les épaules avec mépris devant cette vérité dérangeante. Eût-il enfin fallu qu'elle ne mette pas le doigt dans l'engrenage de l'autorégulation en reconnaissant « le marché » comme un acteur crédible[5]. C'était inviter Renard dans le poulailler. Renard prospéra, les poules, beaucoup moins. Car en admettant les forces du marché, la gauche s'enfermait dans une injonction contradictoire : liberté à l'autorégulation avec obligation de réguler. Elle se privait de la possibilité et du pouvoir d'imposer une quelconque discipline aux acteurs économiques, quels qu'ils soient.

## **La révolution néolibérale**

Son partenaire, la droite libérale n'avait accepté que du bout des lèvres Keynes et l'État-providence. La toute-puissance du marché restait son credo. La révolution néolibérale fut patiemment et intelligemment construite avant que Reagan et Thatcher ne lancent, dans les années 80, leur *blitzkrieg* sur la social-démocratie[6]. Elle ne résista guère. La cupidité s'installa. La finance a soumis le monde à sa dictature, les TIC[7] se sont arrogé des pouvoirs exorbitants sur ce qu'il faut penser, croire et consommer, l'agro-alimentaire prescrit ce que nous devons manger et boire,

l'évasion fiscale institutionnalisée s'est lovée au cœur de l'économie pour construire le profit des grandes entreprises et la fortune des riches, oligopoles, monopoles et groupes de pression mettent le bien commun à leur botte et la planète au pillage. L'État-providence est en ruines.

La religion du marché domine. Contre tout bon sens, elle continue de croire qu'une croissance infinie est possible avec des ressources finies. Elle proclame la liberté, mais en réalité la réussite par l'argent, l'individualisme et une consommation ostentatoire. Ses fruits ont pour noms cupidité, égoïsme, volonté de puissance, de dominer, d'écraser l'adversaire. *Nolens volens*, nous en fûmes, et nous en sommes, complices. La droite nous a conduits à une société inégalitaire « *dans laquelle les hommes vivent sans autre sécurité que celle que leur fournissent leur propre force et leur propre invention* », comme le rappelait récemment Paul Krugman[8] citant l'antique description de Thomas Hobbes[9]. Et d'ajouter : « *Et Hobbes nous a dit, de façon célèbre, ce à quoi la vie dans une telle société ressemble : "solitaire, pauvre, infâme, brutale et brève"* ».

La droite libérale et la social-démocratie voguent sans cesse de Charybde en Scylla. Elles persistent à vouloir modeler l'homme à leur image, en niant la réalité des sociétés humaines qui sont des mélanges complexes de conditionnements et de volontés de liberté, d'idéalisme et de cynisme, d'égoïsme et de générosité. Elles courent comme des poules sans tête dans un paysage où le vivre-ensemble craque de partout, tant localement que globalement, dans une fuite vers un tribalisme identitaire qui peut se révéler meurtrier. Les populistes l'ont d'ailleurs compris qui canalisent cette course à leur profit au cri de « *Courage ! fuyons !* » complexités et vérités qui dérangent et surfent sur le désenchantement face aux rêves qu'offraient ces vieux pôles et sur les angoisses et les peurs qui résultent de leur effondrement.

## L'audace de créer du neuf

Il est temps d'explorer un continent encore inconnu qui se situe résolument au-delà des enfermements traditionnels et d'y chercher de nouvelles pistes. La condition *sine qua non* est que cela ne peut s'opérer qu'au travers un espace démocratique : lieu du débat entre citoyens capables de penser par eux-mêmes et de se forger des opinions indépendantes, c'est-à-dire arbitrer entre divers intérêts concurrents et réguler le fonctionnement des institutions. Un tel endroit reste à construire. Il implique trois prérequis : le retour du courage en politique tel que le pose Georges Orwell, des compromis basés sur le plus grand commun dénominateur entre les différentes positions et le respect, si pas la prise en compte, des opinions de la minorité. La recherche de nouvelles pistes s'appuie sur plusieurs lignes de force, oubliées, car elles sont anciennes, ou négligées, car elles bousculent les idéologies habituelles.

- **La première** dresse le cadre général et donne l'objectif global : une société dans laquelle chacun reçoit selon ses besoins et contribue selon ses possibilités. Il s'agit de s'attacher à (re)construire une société plus juste, moins inégale[10].
- **La seconde** vient la conforter et part du constat de simple bon sens de Lacordaire, à savoir que « *entre le fort et le faible, c'est la loi qui affranchit et la liberté qui opprime* ».
- L'objectif de **la troisième** est tout aussi ambitieux : remettre l'économie au service de la société. La réalité brutale du marché autorégulateur est qu'il nous a conduits insidieusement

à la formation de ploutocraties qui ont réussi à conditionner la masse des populations pour qu'elle en accepte la domination et les oukases. Si nous voulons y échapper, il est impératif de trouver une économie « *qui propose un espace écologiquement sûr et socialement honnête au sein duquel l'humanité puisse prospérer*[11] » et un fonctionnement économique dans lequel le profit, s'il reste indispensable et légitime, n'est plus la finalité mais un moyen.

- **La quatrième** vise une pratique réelle de la subsidiarité: laisser la prise de décision au niveau où elle est la plus efficiente et les citoyens s'organiser en conséquence. Elle entraîne obligatoirement une hiérarchie des normes et une autorité supérieure, acceptée pour en décider et la faire respecter[12].
- **La cinquième** concerne l'abandon de la linéarité comme règle de fonctionnement de la vie sociale. À l'heure où la toute grande majorité des biens et services offerts est personnalisable, il est absurde, de maintenir à tout niveau des décisions linéaires, par exemple, imposer à tout le monde un même âge pour prendre sa pension ou un système de santé qui ne tienne pas compte des différences. Nous touchons là des domaines très sensibles, mais qui sont à la source du « vivre ensemble », de la solidarité et de la responsabilité et dans lesquels l'approche habituelle est idéologique et bloque les évolutions [13].
- **La sixième** enfin emprunte la voie de la désinstitutionnalisation. En son temps, Ivan Illich avait dénoncé cette propension que possèdent les organisations et institutions que l'homme construit pour satisfaire ses besoins collectifs et organiser la vie en société, à finir par exister par et pour elles-mêmes et soumettre les bénéficiaires à leurs exigences, aussi absurdes soient-elles.

Construire un lieu de débat démocratique pour explorer de nouvelles pistes guidées par les exigences des six lignes de force esquissées ci-dessus, tels sont les défis pour rendre à nouveau les personnes capables « *de vivre les vies qu'elles ont envie de valoriser* » (Amartya Sen), enrayer la fuite vers des « *identités meurtrières* »[14] et permettre aux milliers d'initiatives mentionnées au début de l'article de se fondre en un changement global. Mais, à moins d'un aggiornamento improbable, les forces politiques actuelles n'y parviendront pas. Leur clivage est frappé d'obsolescence. C'est pourquoi il nous faut explorer avec audace et lucidité cette *terra incognita* de rapports sociaux différents qui s'ouvrent devant nous.

**Alain Tihon**

---

[1] Définition d'acratie : absence de détermination pour réaliser une action qu'il sait indispensable dans une situation donnée. Exemples : la politique d'immigration dans l'UE, la sortie du nucléaire en Belgique...

[2] Éric Blair dit Georges Orwell

[3] À l'exception peut-être de la famille verte, et encore...

[4] En Belgique, suite au scandale de Publifin, on allait voir ce qu'on allait voir, proclama la Commission d'enquête ! Néthys et ses vaillants dirigeants ont toujours bon pied bon œil...

[5] Nouveaux démocrates, USA, Bill Clinton, fin années 80, New Labour, GB, Tony Blair, début

années 90.

[6] Voir notamment *La main invisible*, Alain Tihon, 2016, Tihon Alain, éditeur et *Des Marchés et des Dieux*, Stéphane Foucart, Grasset 2018.

[7] Technologies de l'Information et de la Communication.

[8] « Nasty, Brutish and Trump », Paul Krugman, *New York Times*, February 22, 2018. Paul Krugman est économiste, prix Nobel d'économie, et chroniqueur au *New York Times*.

[9] Thomas Hobbes (1588-1679) est un philosophe anglais. Son œuvre majeure, *Le Léviathan*, eut une influence considérable sur la philosophie politique moderne.

[10] Adam Smith ne disait pas autre chose en déclarant « *Il n'est pas très déraisonnable que les riches contribuent aux dépenses de l'État non seulement à proportion de leurs revenus, mais encore de quelque chose au-delà de cette proportion* ».

[11] Kate Raworth, *Exploring doughnut economics* : <https://www.kateraworth.com/> .

[12] Par exemple, se déclarer sans pesticide dans une communauté n'aura véritablement de sens que globalement.

[13] Ceci ne veut pas dire que toutes les solutions linéaires sont à exclure, ni qu'elles n'ont pas eu leur utilité, mais qu'il ne faut pas confondre les fondements avec les modalités de mise en œuvre.

[14] Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Livre de Poche, 2001.